

Venceslas KRUTA, *Le monde des anciens Celtes*, Fouesnant, Yoran Embanner, 2015, 398 p.

Éminent spécialiste de la protohistoire de l'Europe, plusieurs fois primé pour des ouvrages de référence sur les Celtes, Venceslas Kruta a couvert par ses publications le vaste domaine des études celtiques : histoire, archéologie, art et techniques en particulier. Signalons la somme que représente son dictionnaire encyclopédique *Les Celtes. Histoire et dictionnaire. Des origines à la romanisation et au christianisme* (Laffont, 2000), ouvrage couronné par l'Académie française. Dans cette lignée, la contribution dont nous rendons compte aurait pu être sous-titrée « L'imaginaire mythique » car, par sa mise en pages qui fait la part belle à l'illustration, elle souligne le rôle de l'image dans les arts et techniques des anciens Celtes. De plus, ce qui est profondément original, elle en dégage ses significations en accord avec leur conception du monde. Chez les Celtes, l'art ne se sépare jamais de l'artisanat et l'objet le plus banal, un mors de cheval ou l'anse d'une cruche, peut devenir un petit condensé de mythologie. L'ouvrage relie ainsi une imagerie dominante des Celtes et quelques faits saillants de leur longue histoire : depuis les tombes princières du VI^e siècle avant notre ère jusqu'aux derniers feux de leur art dans le christianisme irlandais. Ceux que le médiéviste Joseph Bédier (1864-1938) appela, dans un moment d'égarement (ou de franche stupidité), des « demi-barbares » apparaissent soudain comme d'étonnants poètes des formes, des stylistes au design très moderne, en un mot des artistes raffinés et même incroyablement savants. En effet, les spéculations arithmétiques et géométriques n'étaient pas du tout étrangères à leurs préoccupations artistiques : l'usage du compas dès l'époque laténienne (V^e siècle avant notre ère) leur permettait de réaliser des figures dans la lignée des préoccupations métaphysiques et scientifiques des pythagoriciens. L'aspect proprement métaphysique de cet art apparaît encore à travers des thèmes comme la princesse, le dieu-cheval et le gui, les masques et rinceaux, les ombilics du monde, les lions sphinx et griffons qui reflètent sur le mode de l'image les hautes spéculations cosmiques dont les Celtes étaient capables, si l'on en croit Jules César dans la *Guerre des Gaules*.

Évidemment, le lien de cet imaginaire avec les grands thèmes mythiques (des littératures irlandaises, galloises et arthuriennes du Moyen Âge) est surprenant. Un bel exemple est fourni par les « dragons de guerre » affrontés. La plupart des motifs reproduits (p. 218 à 221) remontent aux III^e, IV^e et V^e siècles avant notre ère. Or, il n'est qu'à relire la description de l'épée du roi Arthur telle qu'elle figure dans le *Songe de Rhonabuy*, texte gallois du XIV^e siècle, pour retrouver, trait pour trait, la

même figuration. De ce simple constat, on peut tirer deux idées de grande portée : les figures symboliques de l'art celtique ont connu une grande diffusion sur tout l'espace européen (on peut à bon droit parler d'un art panceltique), de plus elles ont été aussi conservées pendant plus d'un millénaire dans la tradition (orale) de ces peuples qui ne sera transcrite qu'au Moyen Âge, après une christianisation superficielle. À notre avis, cette dernière thèse est réversible : les grands thèmes *mythiques* de la littérature arthurienne (ce qui ne veut évidemment pas dire tous les thèmes *littéraires* arthuriens) peuvent remonter aux III^e, IV^e ou V^e siècles avant notre ère. L'étude des sociétés celtiques ne peut donc être que pluridisciplinaire ou alors elle n'existe pas. Ce n'est qu'un modeste exemple des richesses de perspectives ouvertes par le livre de Venceslas Kruta. Expliqués par lui, l'art et l'archéologie celtiques deviennent de passionnantes aventures de l'esprit.

Philippe WALTER

Joël Thomas, *Mythanalyse de la Rome antique*, avec une préface de Paul Veyne, Paris, Les Belles Lettres, 2015, 285 p.

C'est à un voyage pénétrant dans la *psyché* de la Rome antique que nous convie Joël Thomas, spécialiste réputé de l'imaginaire virgilien. Depuis ses *Structures de l'imaginaire dans l'Énéide* (paru aux Belles Lettres en 1981 et en cours de réédition), il n'a cessé d'interroger « l'imaginaire de l'homme romain » dans sa « dualité et sa complexité », ce qui est le titre d'un autre de ses opus paru en 2006. À travers ce nouvel ouvrage, il nous offre le bilan brillant d'une quête mythopoétique au sein de la Rome antique et l'illustration féconde d'une méthode désignée dans le titre de l'ouvrage : la *mythanalyse* façonnée pour l'École de Grenoble par Gilbert Durand. L'ouvrage se donne ainsi à la fois comme un discours de la méthode durandienne et comme la démonstration de sa fécondité sur une période bien circonscrite (la fin du 1^{er} siècle avant notre ère pour Virgile, et même un peu après pour Ovide mort en l'an 17 ou 18). Une telle proximité avec le point zéro de l'ère chrétienne n'est évidemment pas sans intérêt pour comprendre « l'horizon d'attente » (H. R. Jauss) dans lequel s'est développé le christianisme (car même si l'ouvrage n'entend pas traiter cet aspect, il contribue de manière implicite à y faire réfléchir).

« Les mythes peuvent être ramenés à une structure simple, liée à une inquiétude existentielle cruciale : la création du monde, sa fin possible, la mort des individus, l'existence de la souffrance et du mal » et « les mythes sont faits pour dire et dépasser les angoisses humaines et leur apporter des réponses » (p. 19). On notera au passage que le christianisme n'échappe pas à cette admirable définition, mais ces deux idées capitales dessinent aussi et surtout le parcours d'une réflexion qui n'est pas du tout une aride dissection de textes, mais plutôt une tentative heureuse de les rattacher